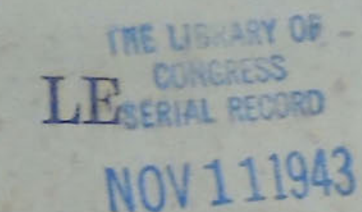


LE SPIRITUALISTE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 11. --- Novembre, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	....	$2 00
" CE CAHIER	....	0 20
" TROIS CAHIERS	....	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(*Les frais de poste en-sus :*)

États-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47½

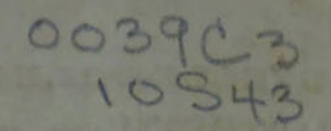
Canada

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13½

France.

PARIS Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5

Et au bureau de la REVUE SPIRITUALISTE,
Passage des Petits-Pères, 5, (Galerie Vivienne.)



SIMPLE COMPARAISON.

Les catholiques, nos anciens coreligionnaires, sont plus raisonnables que beaucoup d'autres, lorsqu'ils admettent la réalité des manifestations spirituelles, mais ils cessent de l'être quand ils prétendent que ces manifestations ne sont possibles que de la part des *démons*, puisqu'ils comptent eux-mêmes une infinité de manifestations des *saints*. Une telle inconséquence résulte sans doute de ce que les catholiques ne lisent guère, et répètent, sans y réfléchir, ce que les prêtres ont intérêt à leur persuader. Nous ne reviendrons pas sur les faits qui se trouvent rapportés dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau ; nous citerons tout simplement, *sans les discuter*, un petit nombre d'exemples que nous emprunterons, soit au *Dictionnaire des Reliques*, soit à l'*Univers Religieux*, soit même au *Propagateur Catholique*.

On nous oppose les "contradictions" des Esprits ; on s'appuie même sur ce que les Esprits disent ou font quelquefois des méchancetés ! Nous verrons tout à l'heure que les *saints* ne sont pas exempts de ces mêmes imperfections ; mais occupons-nous d'abord de leurs manifestations les plus vulgaires.

St. Michel a été vu plusieurs fois depuis sa mort, et l'église célèbre trois de ses apparitions les plus remarquables : la première eut lieu à Colosses, ville à laquelle saint Paul reproche le culte superstitieux des anges ; la seconde, au mont Gargan, aujourd'hui mont Saint-Ange, dans le royaume de Naples ; la troisième, à la Tombe-de-Mer, aujourd'hui le mont Saint-Michel, entre la Bretagne et la Normandie.

St. Louis, évêque de Toulouse, pendant qu'on l'enterrait, vint, en habit religieux, chanter avec les moines l'office des morts, pour ses propres obsèques ; et quand il fut inhumé, il parut au maître-autel, avec ses ornements pontificaux, la mitre en tête et la crosse à la main.

St. Barnabé, quatre siècles après sa mort, apparut à l'évêque de Salamine, et lui indiqua le lieu où son corps avait été enterré.

St. Hilaire, cent cinquante ans après sa mort, apparut à l'abbé Fridolin, et lui montra pareillement le lieu où se trouvait son corps, perdu sous des ruines.

St. Gervais et saint Protais apparurent à l'archevêque de Milan, lorsque depuis long-temps on ne pensait plus à eux, et le prièrent de faire déterrer leurs corps pour les faire honorer.

Voilà des saints qui ne manquaient pas de vanité. En voici d'autres qui étaient vains et méchants :

St. Anastase avait eu la tête tranchée, en Perse, et cette tête fut portée à Rome. Une dame nommée Aréta ayant refusé de faire la révérence à cette relique, le saint lui apparut, avec son habit de religieux, et lui dit : "Tu es méchante." Elle répondit : Non, je suis bonne. Et aussitôt elle fut saisie de douleurs poignantes, et ne recouvra la santé qu'en se faisant porter dévotement auprès de la sainte relique.

Grégoire-le-Grand était un grand saint ; on le représente avec un pigeon sur l'épaule, parce qu'on dit que le Saint-Esprit lui parlait à l'oreille. Il eut pour successeur, sur le trône de Rome, Sabinien, qui ne faisait pas volontiers l'aumône aux mendiants, parce qu'il voulait réprimer la fainéantise : de quoi saint Grégoire étant mécontent, il apparut à Sabinien et lui donna un si grand coup de poing sur la tête, que le pauvre Sabinien en mourut.

St. Jude, l'un des apôtres, était encore plus brutal. Parce qu'à une de ses images une dévote préférait une image de saint Jacques ou de saint Jean, il apparut à cette dévote, lui fit des reproches, et enfin lui donna tant de coups de poing, qu'elle en devint paralytique et qu'elle mourut dans l'année.

Ce sont là des manifestations bien plus *frappantes* que celles d'aujourd'hui, nous en convenons, et l'on ne dira pas que les saints y vont de main *morte*. Les Esprits nous donnent quelquefois des tapes, quand nous le demandons, ou que de telles démonstrations leur semblent utiles, mais ils n'ont encore assommé personne. Si donc il était vrai qu'il y eût des *démons*, on pourrait croire que nous venons d'en nommer plusieurs, tandis que les manifestations modernes seraient l'œuvre des élus.

St. Gaëtan n'était peut-être que farceur. Une dévote l'ayant invoqué, il lui apparut et lui dit : "Vous réciterez en neuf jours quatre-vingt-un *pater*, autant d'*ave maria*, autant de *gloria patri*, devant mes reliques ou devant une de mes images, et vous obtiendrez alors ce que vous demandez."

Nous avons été témoin de quelque chose d'approchant, lorsque nous nous sommes trouvé en compagnie de gens superstitieux.

St. Amant nous offre un précieux contraste avec les saints qui tiennent encore à leurs carcasses et demandent qu'on les honore : il y a là une "contradiction" que nous aimons à noter. Son successeur à l'évêché de Rodez l'ayant fait déterrer pour l'exposer à la vénération publique, le saint lui apparut en

colère et lui dit : "Vous faites tort au culte que l'on doit à Dieu ; c'est une impiété d'adorer des os pourris. Faites-moi remettre en terre, ou vous serez châtié."

Combien de prêtres mériteraient d'être châtiés pour offrir à la vénération des simples "des os pourris" et autres prétendues reliques de saints ! Mais ce commerce rapporte de si gros bénéfices, que c'est en vain que des hommes vraiment honorables, saints et non saints, ont essayé d'y mettre un terme. Le bon sens du public pourrait seul en faire justice ; malheureusement le bon sens est plus rare que le bel esprit.

Radegonde désirant avoir quelque chose des reliques de saint Mammès, envoya tout exprès un évêque à Jérusalem, où les restes du saint étaient conservés. Le prélat s'approcha des saintes reliques, en tendant la main et disant : "Si Radegonde sert bien Dieu, montrez que sa requête vous est agréable." Et aussitôt un doigt du saint martyr se détacha et vint tomber dans la main du prélat, au grand étonnement des assistants.

Lorsqu'on apporta de Jérusalem à Rome le corps du premier diacre saint Etienne, on le mit dans le tombeau où reposaient déjà les restes de saint Laurent ; et alors saint Laurent, qui était mort depuis trois siècles, se déplaça de lui-même pour donner la droite à son hôte.

Après ce dernier trait, et quelques autres qu'on lira tout à l'heure, comment pourrait-on trouver étrange la *manifestation nouvelle* (fort peu nouvelle, comme on voit), que nous avons rapportée, page 107 de ce volume !

Ste. Léocadie, trois siècles après sa mort, apparut à l'archevêque de Tolède, et eut avec lui une longue conversation, à la suite de laquelle le prélat lui enleva un morceau de son voile.

Donc la sainte avait un voile, et l'on ne doit pas s'étonner de l'apport mystérieux d'objets matériels ; on ne doit pas révoquer en doute le récit de lord R. de S —, au sujet duquel nous avons dit un mot, p. 155 de ce volume.

Le fameux concile assemblé en Calcédoine, en 451, se tint dans l'église de Sainte-Euphémie. On sait qu'on voulait abattre l'hérésie d'Eutychès, qui prétendait qu'il n'y avait pas deux natures en Jésus-Christ. Ce concile ne put procéder sans tumulte, et les évêques catholiques proposèrent, afin de tout concilier, de s'en remettre à sainte Euphémie, dont le corps reposait dans cette église. Les catholiques écrivirent leurs dogmes sur une pancarte, et les hérétiques mirent leur profession de foi sur une autre. On ouvrit la châsse, et

on plaça les deux pancartes dans le sein de la vierge Euphémie. On mit ensuite les scellés sur la châsse ; et, après trois jours de prières, la sainte avait sous les pieds la pancarte des hérétiques, tandis qu'elle tenait à la main celle des catholiques, qu'elle remit gracieusement au patriarche.

Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, était sur le point de mourir, lorsqu'une femme qui n'osait confesser à d'autres un grand péché qu'elle avait commis, demanda à le voir. Le saint ordonna qu'on la laissât entrer. Mais elle était si honteuse de sa faute, que tout ce qu'elle put faire fut de l'écrire dans une lettre qu'elle cacheta et remit au saint. Jean rendit l'ame un moment après, sans avoir pu lire la lettre ni absoudre la femme. Celle-ci, désolée, demeura trois jours en pleurs auprès du corps mort ; le troisième jour, le cadavre étendit la main et rendit la lettre, qu'on n'avait pas pu lui arracher. La pécheresse y lut ces mots : "Ton grand péché est effacé."

L'écriture *directe* des Esprits, dans les manifestations modernes, ne devrait donc pas étonner. On ne devrait pas non plus trouver trop extraordinaires les ascensions de tables et de certains médiums, après ce que nous allons ajouter :

Un jour, pendant que saint Hildevert disait la messe, au retour d'un voyage, ses gants s'envolèrent comme par enchantement, jusqu'à la voûte de l'église, et revinrent ensuite se poser sur la main du bon évêque.

Saint Cupertin faisait encore mieux que cela, puisque lui-même se tenait en l'air, quand il disait la messe.

La maison de la Sainte-Vierge fut enlevée de la Terre-Sainte, en 1291, et transportée à travers la Méditerranée par des anges qui la déposèrent en Dalmatie, où elle resta trois ans et demi ; puis elle se trouva en Esclavonie, chez des orgueilleux qui voulurent tirer vanité de la préférence ; mais elle les quitta le lendemain, pour aller se fixer définitivement dans la Marche d'Ancône, et c'est aujourd'hui la *Santa Casa* des "bienheureux" Italiens, la Sainte Maison de Lorette.

Quant à certaines guérisons obtenues par nos médiums, et que l'on trouve extraordinaires parce que souvent elles ont lieu sans remèdes visibles, et même sans contact, elles ne sont pourtant que des bagatelles en comparaison des innombrables *miracles* opérés par les reliques et les images des saints ; et nous n'avons absolument rien à mettre en regard des *résurrections* d'autrefois : on sait que Jésus-Christ ressuscita trois ou quatre morts, sainte Colette alla jusqu'à six, on en attribue au moins huit à saint François-Xavier, seize à un autre dont nous avons oublié le nom, etc., etc.

On doit conclure de tout cela, que les *saints* et les *démons* du catholicisme sont absolument la même chose que les Esprits de notre spiritualisme, et que le monde invisible est mélangé comme le nôtre et jouit d'une liberté au moins égale, quoique les prêtres disent autrement. On doit reconnaître aussi que les catholiques, en admettant la réalité des manifestations modernes aussi bien que des anciennes, font preuve d'une certaine logique ; mais qu'en attribuant les unes à leurs saints et les autres à de prétendus démons, ils se montrent les plus inconséquents de tous les sectaires.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE.

L'épidémie que nous venons de traverser n'a pas même épargné le clergé. L'une des victimes les plus justement regrettées nous a fait la communication que voici : —

C'est avec le plus vif plaisir, mes chers frères, que je viens aujourd'hui vous rendre visite ; je sais que souvent vous avez désiré communiquer avec moi, et que plus d'une fois vous avez manifesté à haute voix l'envie que vous aviez de m'entendre. Je me crois d'autant plus obligé d'accéder à votre demande, que je suis un ancien abonné du *Spiritualiste*, et que, comme tel, je dois aussi fournir mon contingent et apporter quelques matériaux à la construction de l'édifice. Lorsque j'étais parmi vous, je l'eusse fait volontiers, car toutes mes sympathies vous étaient acquises ; mais que voulez-vous ! j'étais prêtre, et par conséquent forcé d'obéir à ma consigne. Quand une fois on a endossé la soutane, il est difficile ou plutôt il est impossible d'avouer franchement son opinion, surtout quand cette opinion est en dehors de ce que prescrit l'Eglise ; ou il faudrait mettre de côté cette soutane, et, comme on le dit vulgairement, jeter le froc aux orties. Quelques-uns le font, il est vrai, et je ne saurais les en blâmer : ce serait imiter la conduite de ces gens qui parlent sans réfléchir et se mettre au rang des niais qui répètent constamment les mêmes sottises, parce qu'ils n'ont jamais su ni penser par eux-mêmes, ni avoir une seule idée qui leur appartînt. Ceux donc qui abandonnent la carrière ecclésiastique ne font que leur devoir, quand ils ont embrassé cette carrière malgré eux, ce qui arrive quelquefois, ou quand le temps, l'étude et la réflexion ont rectifié leur jugement, et que leur conscience ne leur permet plus d'enseigner des choses auxquelles ils ne peuvent plus croire.

Quant à ceux qui pensent être dans le vrai, eh bien ! qu'ils restent ce qu'ils sont ; on peut être prêtre et catholique sans cesser pour cela d'être honnête homme, bon et charitable.

Au reste, je considère la religion chrétienne et le spiritualisme comme une seule et même religion : les noms diffèrent et voilà tout, le fond est le même, les principes sont les mêmes : Dieu et la vie éternelle. L'une admet, je le sais, certains dogmes que l'autre condamne, mais que nous font ces dogmes ? ils sont d'invention humaine, tandis que la doctrine de Jésus, quelle que soit la secte qui la professe, est essentiellement divine.

Je ne vous ferai point ici le détail des impressions que j'ai ressenties dans ce monde encore si nouveau pour moi : ce serait une répétition de ce que d'autres vous ont déjà dit, et qui, par conséquent, ne vous apprendrait rien de nouveau ; mais je vous dirai que j'ai été sensible aux regrets des bons habitants de la Nouvelle-Orléans, et que la douleur qu'ils ont témoignée en me voyant mourir, jeune encore, m'a fait en quelque sorte regretter de ne pouvoir rester parmi eux un plus long espace de temps. J'ajouterai en passant qu'on aurait bien pu se dispenser de faire pour moi autant de services funèbres qu'on en a fait : si l'on pense que ces prières peuvent être de quelque utilité à ceux qui passent d'une vie à l'autre, et si l'on avait de moi une si haute opinion, il me semble qu'en bonne logique on aurait dû les réserver pour les grands coupables, envers lesquels on est généralement assez avare de ces sortes de cérémonies, à moins cependant que les amis ou les parents du défunt n'aient de quoi les payer.

Je me crois obligé de vous dire aussi que le meilleur moyen de vous rendre utiles à ceux qui souffrent dans le monde invisible, c'est de faire en leur nom le plus de bien possible, soit avec les richesses qu'ils ont pu vous laisser, soit avec vos propres richesses ; de réparer, autant que vous le pourrez, les fautes qu'ils ont commises, et de dédommager par des bienfaits ceux auxquels ils ont fait du tort par leur méchanceté, leur cupidité et leur mauvaise foi. Voilà, mes chers frères, ce qu'il y a de mieux à faire pour soulager les esprits malheureux ; le bien que vous ferez ainsi sur terre leur sera compté dans le ciel, et soyez bien convaincus que l'obole que vous aurez laissée tomber dans la main du pauvre, en pensant à eux, leur sera bien plus profitable que l'or prodigué vainement en messes et en cérémonies inutiles.

Quant à mes ex-collègues, je les engage de tout mon cœur à réfléchir sérieusement aux vérités du spiritualisme ; à lire

les ouvrages de Jackson Davis plutôt que leur bréviaire ; à être plus tolérants à l'égard de la nouvelle doctrine, et surtout à ne pas attribuer à un Diable imaginaire des phénomènes qui de tous temps se sont produits, et se renouvellent encore tous les jours. Il est temps que l'homme s'éclaire et sorte de la vieille ornière où l'ont retenu si long-temps l'ignorance, la superstition et le fanatisme.

C'est ce que je leur souhaite, au nom de l'amitié que je leur ai toujours portée et que je leur porte encore. *Amen!*

HENRI AUBERT.

— Ce prêtre était attaché à l'église de l'archevêché ; il avait su se faire aimer, et l'on vit à son enterrement une foule considérable. Les journaux annoncèrent ensuite, pendant plusieurs semaines, que des services funèbres auraient lieu dans diverses églises "pour le repos de son ame" ; et, postérieurement, il en a été de même du curé de la cathédrale : deux hommes de bien qui, s'il est vrai que les bons aillent tout droit en paradis, ont dû y entrer comme Jomard entrait à l'Académie, au dire de Courier, c'est-à-dire "comme dans un moulin."

Plusieurs autres prêtres, moins en évidence, ont également disparu cet été ; nous l'avons lu dans les journaux, mais il n'a été que peu ou point question de prières *pour le repos de leurs ames.*

Nous avons lu avec plaisir la remarque faite par l'Esprit de l'abbé Aubert, dans la communication que nous avons transcrite plus haut. L'Eglise romaine, quoiqu'elle se dise infaillible, est souvent d'une inconséquence pitoyable.

L'article ci-après a été écrit spontanément :

Les hommes aiment naturellement la vérité ; ils veulent en retrouver l'image, même dans les fictions ; ils lui rendent justice dans le fond de leur cœur, et cependant combien y en a-t-il qui n'aient pas à se reprocher de l'avoir trahie dans plus d'une occasion ! L'enfant, dès l'âge le plus tendre, apprend à mentir par imitation des mauvais exemples qu'il n'a que trop souvent sous les yeux ; il ment à son père et à sa mère, de peur de subir la punition d'une légère faute qu'il a commise ; il ment à son précepteur lorsque ses devoirs ne sont pas faits, et trouve toujours un mensonge tout prêt pour dissimuler sa paresse. Quand il est arrivé à l'âge d'homme, il ment en société, en racontant des faits dont il dit avoir été témoin, et qu'il ne connaît que pour les avoir entendu raconter par

d'autres ; il se pose quelquefois en héros d'aventures extraordinaires qui n'ont jamais existé que dans son imagination ; il ment à la femme qui l'aime, en lui promettant une fidélité qu'il sait d'avance ne pouvoir lui garder, et souvent même il lui jure un amour qu'il n'éprouve en aucune manière ; il ment pour mieux soutenir son opinion ; il ment dans le confessionnal, en face du prêtre auquel il croit pourtant le droit de l'absoudre de ses péchés, s'il en fait sincèrement l'aveu ; enfin, la plupart du temps, pour étouffer le cri de sa conscience, il se ment à lui-même.

Ces réflexions nous ont été inspirées en lisant un article d'un certain journal orthodoxe qui, lui aussi, doit à juste titre être rangé dans la catégorie de ceux qui à chaque instant trahissent la vérité, et auxquels un mensonge de plus ou de moins ne coûte rien, dès qu'il s'agit de plaider en faveur de leurs intérêts et de la cause qu'ils défendent avec leur logique ordinaire. L'auteur de cet article, après avoir, comme de coutume, traité la politique à sa manière, tance vertement ceux qu'il appelle "libérâtres, rouges, révolutionnaires"; il les accuse d'égarer constamment l'opinion publique ; puis, emporté par son zèle ardent pour la *vérité*, il leur lance cette foudroyante apostrophe : "fidèles à la doctrine de votre maître, mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose !" Alors, sans doute afin de prouver que lui ne ment jamais, il commence par faire une pompeuse apologie de ce *pauvre* roi de Naples, si indignement calomnié par ses ennemis, tandis qu'il est *sans contredit* "le prince le plus populaire dans ses états, un prince humain, bienfaisant, dévoué au bonheur de ses sujets, et l'objet de leur amour et de leur respect." Qu'en dites-vous, mes frères ? n'est-ce pas un souverain parfait, un petit ange de bonté et de douceur que cet excellent roi Bomba qui fait appliquer la question à ses sujets, qui vit entouré d'une cour d'espions et d'inquisiteurs, et récompense avec une prodigalité vraiment royale l'inventeur d'un nouvel instrument de torture ? L'Eglise, nous l'espérons bien, ne manquera pas de rendre justice à ce roi-modèle, et de lui donner, après sa mort, une place honorable parmi les saints du calendrier.

Mais ce n'est pas tout : non content d'avoir brûlé de l'encens aux pieds de son idole, le consciencieux panégyriste de Ferdinand ne veut pas s'arrêter en si beau chemin ; et avec cet aplomb qui n'appartient qu'à lui et à ses semblables, il continue ainsi : "Les deux pays de l'Italie les plus décriés par les protestants et les libéraux, le royaume de Naples et les Etats Romains, sont précisément les deux pays où le peuple est le plus heureux, le plus content et où il y a le

moins de misère." *Risum teneatis amici!* Un pareil mensonge serait odieux s'il n'était ridicule ; il faut que le rédacteur de la feuille ultramontaine ait bien compté sur la bonhomie de ses lecteurs, et qu'il les suppose bien crédules, pour oser leur affirmer avec tant d'effronterie que les deux nations où le peuple est le plus content, et où il y a le moins de misère, sont précisément le royaume des Deux-Siciles et les Etats du Pape, tandis que le plus ignorant sait, à n'en pas douter, que ce sont au contraire les deux pays où l'on rencontre le plus de mendiants et de bandits.

Enfin le *très-véridique abbé* ne veut pas abandonner la partie sans porter une botte à son plus terrible adversaire, et il établit carrément que la France doit l'état florissant dont elle jouit "aux restrictions de la presse, et qu'il n'y aurait aucun moyen de maintenir l'ordre, la paix et la tranquillité, si tous les fous, qui se croient sages, avaient toute liberté de répandre leurs contagieuses folies."

Nous ne voulons rien dire de plus à ce sujet, car il faudrait nécessairement se lancer sur le terrain de la politique, ce qui n'entre en aucune manière dans l'esprit du spiritualisme. Si nous avons parlé de l'article du *Propagateur*, c'est uniquement pour faire voir que ceux qui se disent les apôtres de la vérité, et le chantent sur tous les tons, sont positivement les apôtres du mensonge, et que bien loin de vouloir marcher avec le siècle, ils font tous leurs efforts pour opérer un mouvement rétrograde, anéantir la liberté et paralyser le progrès par tous les moyens possibles. J. Meslier.

— On sait que le curé Meslier, à son lit de mort, demandait pardon à Dieu d'avoir menti toute sa vie.

On parlait de Mlle. Lenormand et du premier empereur *Napoléon.* La main du médium s'est mise aussitôt à écrire : —

Il y a des individus dont l'avenir est pour ainsi dire tracé d'avance et en quelque sorte inévitable, et l'on peut voir par leur caractère, par leur génie, par la pente de leur esprit et les inclinations de leur cœur ce qui leur arrivera dans tout le cours de leur existence. Napoléon, dont vous parliez tout à l'heure, était un de ces êtres-là. Il n'était pas difficile pour ceux qui planaient dans une sphère supérieure à la sienne, de voir où le mèneraient son courage et son génie militaire, car en examinant l'homme et le peuple au milieu duquel il se trouvait, on pouvait prévoir que ce peuple, lassé d'une fausse liberté, avide de gloire et de renommée, avide de mouvement

et de conquêtes, choisirait pour chef celui qui lui faciliterait les moyens d'obtenir tout cela. On pouvait, en lisant dans le cœur de l'homme, prévoir qu'il accepterait les honneurs que l'enthousiasme populaire lui aurait offerts, et plus tard il était aisé de découvrir que l'excès de ses qualités, l'excès de son ambition, l'excès de son amour de la gloire, le conduiraient au-delà des bornes, et le précipiteraient dans l'abîme, après l'avoir élevé au sommet de la montagne.

Après avoir jeté un coup d'œil sur sa marche progressive et triomphale à travers l'Europe, il était facile de prévoir que la Russie attirerait ses pas, elle aussi ; et, lisant au cœur de la nation russe la détermination énergique, la sauvage fierté, l'ardent amour et le culte de la patrie, il était aisé de prédire que là Napoléon aurait à combattre plus qu'il n'avait eu à vaincre ailleurs ; que les rigueurs des éléments se joignant à la ruse et à la détermination des hommes, seraient trop pour le conquérant, et qu'il lui faudrait se déclarer vaincu. Il était facile de lire au cœur des souverains de l'Europe la lassitude qui s'y faisait et l'union définitive qui en serait le résultat, et, par là, de supposer en presque certitude la fin de toutes ces merveilleuses aventures.

Le choix de la place où Napoléon serait exilé, était fait d'avance et depuis long-temps dans le cerveau de ses ennemis, en cas qu'ils parvinssent à se rendre maîtres de lui. L'enthousiasme d'une partie des Français, des soldats surtout, ne permettait pas d'admettre pour un instant qu'ils laissassent disparaître leur empereur sans chercher à ranimer son étoile, à le replacer au faîte des trônes et à la tête des nations. La chûte qui suivit pouvait également être prévue ; car si d'un côté il y avait amour et enthousiasme, de l'autre il y avait tant de haine et une fatigue si grande de ce joug impérieux, qu'à défaut d'autres forces, la trahison devait venir miner sous les pieds du géant et l'abattre pour jamais. Son premier lieu d'exil ayant été insuffisant pour le cacher au monde, on devait en second lieu, nécessairement et logiquement, lui assigner une retraite éloignée, inaccessible, isolée, telle qu'était Ste. Hélène, à moins que les Anglais ne traitassent le héros tombé comme un nouveau Thémistocle, en lui faisant place dans leurs foyers, en l'asseyant au haut bout de leur table. Mais le caractère gouvernemental de ce peuple ne permettait pas à des esprits clairvoyants d'admettre pour une seconde une telle supposition.

Cette esquisse, rapidement tracée, vous donnera une idée de la manière inductive dont il nous arrive de lire la destinée des individus. Nous lisons attentivement leur caractère, leurs

pensées, le caractère et les pensées de ceux avec qui ils sont en rapport, et nous examinons ce qui devra advenir des évènements dans lesquels ces caractères et ces idées ne manqueront pas de les jeter. Mais il peut arriver que par des circonstances tout à fait indépendantes d'eux-mêmes et de leur entourage, leurs propres dispositions, ou celles des autres, se modifient de telle sorte que les évènements qui nous avaient paru devoir surgir n'ont pas lieu et sont remplacés par d'autres directement contraires. Alors on accuse la bohémienne médium, ou le tireur de cartes inspiré, d'avoir mal prédit ; on rit de leur science et l'on se moque de ceux qui citent des exemples de leur divination.

Concluez de cela qu'il ne faut ni ajouter une trop grande foi aux prédictions, ni s'en moquer entièrement. Tant que les évènements prédits peuvent être la conséquence de quelque faute, de quelque inclination de votre caractère, attachez-vous à le réformer et vous pourrez presque toujours conjurer l'évènement fâcheux qui en eût pu résulter. Lorsqu'un accident vous est prédit pour un certain jour ou pour une certaine heure, n'allez pas, par bravade et pour vous montrer fort, vous placer justement dans les circonstances qui peuvent le faire naitre, car si celui qui vous a fait la prédiction est un médium, ce qui est souvent le cas, il doit y avoir un fond de probabilité dans son avertissement.

Qu'il en soit donc de ceci comme de toute chose. Ne croyez ni trop ni trop peu ; ne prononcez jamais le mot impossible, et consultez avant tout, sérieusement et attentivement, la lumière de votre raison.

AFFRE.

Cet autre article nous est venu sans provocation :

La philosophie du dix-huitième siècle a jeté de si profondes racines, elle a tellement déteint sur le dix-neuvième, elle y a laissé une si forte empreinte de scepticisme, elle s'est fait un si grand nombre de partisans, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'amener la plupart des hommes d'aujourd'hui à croire aux vérités du spiritualisme. C'est en vain que des faits merveilleux se multiplient de tous côtés dans les deux hémisphères ; c'est en vain que la presse les reproduit tous les jours, ainsi que les différentes communications du monde invisible ; les incrédules sont sourds, ils sont aveugles, et c'est à eux surtout qu'il faut appliquer ces paroles du Psalmiste : *aures habent, et non audient ; oculos*

habent, et non videbunt. Ecoutez-les parler, ils expliquent tout à leur manière, ils n'admettent dans nos manifestations rien d'extra-humain ; selon eux, tout vient du médium : c'est lui qui fait mouvoir les tables ; c'est lui qui, par son influence magnétique, soulève les meubles à distance, les déplace, fait des apports matériels ; c'est lui qui écrit ses propres idées ou traduit celles du cercle qui l'entoure ; et lorsque enfin le prodige est par trop difficile à expliquer, eh bien! ils se tirent d'affaire en criant à l'imposture, à l'hallucination, à la jonglerie ! Malheureusement ces explications, tout erronées qu'elles sont, ne manquent pas de séduire une foule de gens dont elles flattent la manière de voir, et qui les adoptent avec empressement, parce qu'ils y trouvent un appui pour leur incrédulité et une arme pour défendre leur opinion. Disons cependant que parmi les faiseurs de systèmes, quelques-uns, de guerre lasse, ont abandonné la partie, et ont laissé au temps le soin d'expliquer ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Ils ont mieux aimé battre en retraite et se renfermer dans un scepticisme tacite, que de se voir exposés à chanter un jour la palinodie. Ce sont les plus sages, et il faut leur tenir compte de leur neutralité.

Nous ne voulons certainement pas faire aux sceptiques désintéressés l'injure de douter un seul instant de leur bonne foi ; nous sommes persuadés qu'ils sont sincères, et qu'ils ne demandent pas mieux que d'être convaincus. Mais alors pourquoi ne font-ils pas comme ceux qui, dans le principe, étaient aussi incrédules qu'eux, et qui sont aujourd'hui les plus fervents apôtres de la doctrine spiritualiste ? pourquoi ne cherchent-ils pas à obtenir par eux-mêmes ce que tant d'autres ont obtenu par la bonne volonté et la persévérance ? pourquoi ne forment-ils pas des cercles où ils apporteraient un esprit libre et dégagé de toute espèce de préventions ? N'est-ce pas comme cela que les plus fermes croyants ont commencé ? Ils étaient sceptiques d'abord, mais ils se sont rendus à l'évidence, quand ils ont vu qu'il n'y avait aucun moyen d'expliquer par les lois connues les phénomènes qui se passaient sous leurs yeux, et qu'il fallait nécessairement les attribuer à une intervention étrangère et en dehors des membres du cercle.

Nous concevons encore que si les adeptes de la nouvelle science étaient des hommes vulgaires et ignorants, ils auraient pu se laisser tromper par les apparences ; mais tout le monde sait le contraire, et personne n'ignore que le spiritualisme compte parmi les siens des hommes du plus grand mérite, et

dont on n'a jamais mis en doute la profonde instruction. Puisqu'on les voit persévérer dans leur opinion, de deux choses l'une : ou ils ont perdu la raison, ou ils sont retenus par une fausse honte qui les empêche de revenir sur ce qu'ils ont avancé, et de confesser franchement leur erreur. Or, comme aucune de ces deux hypothèses n'est admissible chez des hommes d'un semblable caractère, comme ils ne sont ni fous ni entêtés, on doit en conclure que s'ils persistent dans leur croyance, c'est qu'ils ne l'ont adoptée qu'après un scrupuleux examen et de longues et sérieuses investigations. Il est donc parfaitement illogique de ne pas faire comme eux, avant de se prononcer d'une manière aussi tranchante que le font quelques personnes, et de nier aussi péremptoirement des faits qu'elles n'ont pas assez étudiés pour les apprécier à leur juste valeur.

Nous conseillons donc aux hommes de bonne foi, qui ne veulent pas reconnaître les manifestations spirituelles, de différer leur jugement jusqu'à nouvel ordre, et de ne pas traiter un sujet aussi grave avec trop de précipitation. Nous faisons appel à leur franchise, à leur amour du bien, à leur philanthropie ; nous aimons à croire que plus tard ils reconnaîtront avec joie qu'ils se sont trompés, et qu'ils rendront hommage à une vérité si consolante pour tous, vérité qui doit rendre l'homme heureux sur terre, et le placer enfin dans la position que lui a destinée son Créateur

Le Père Ambroise.

NOUVELLES DE FRANCE.

Elles sont très-bonnes ; le spiritualisme s'y propage rapidement, grâce aux efforts de ses organes spéciaux, au nombre desquels nous devons citer particulièrement la *Revue Spiritualiste* de Mr. Piérart, surtout pour ses articles à l'adresse des journaux séculiers, et pour les faits remarquables qu'elle enregistre. Les journalistes de France tiennent encore beaucoup à leurs vieilles opinions ; mais ils sont trop intelligents pour ne pas embrasser les nouvelles idées, dès qu'elles leur seront exposées convenablement, et nous ne connaissons personne qui le fasse mieux que Mr. Piérart. Sa revue mentionne aussi des cas nombreux de guérisons "miraculeuses," comme nous en voyons ici, et comme il en éclatera bientôt partout et en si grand nombre, que les journaux seront insuffisants pour les recueillir.

La *Revue Spiritualiste* étant rédigée en français, tous nos abonnés sont à même de la lire : nous avons des séries prêtes pour quiconque désire s'y abonner. On comprendra donc pourquoi nous n'en donnons pas ici des extraits ; mais nous devons agir différemment avec ce qui se publie en dehors des feuilles que tout le monde peut se procurer.

Nos libraires viennent de recevoir quelques exemplaires seulement d'une brochure publiée tout récemment à Paris, sous le titre *Spiritualisme*, par Mr. Paul Auguez. Nous y trouvons une lettre fort intéressante, signée d'un nom bien connu, et nous la transcrivons ici, avec les quelques lignes dont Mr. Auguez l'a fait précéder :—

. . . . Nous allons publier une lettre adressée par notre ami, M. Tiedeman, au *Journal du Magnétisme*, et qui, par un concours de circonstances imprévues, est restée inédite jusqu'à ce jour. Les journaux spiritualistes fourmillent de comptes-rendus de faits analogues, mais sans douter en aucune manière de l'exactitude scrupuleuse des narrateurs de ces merveilles, au milieu desquelles nous vivons nous-même, nous aimons à ne livrer à la publicité que des faits attestés par des hommes à qui leur honorabilité connue peut servir de garantie vis-à-vis du public. M. Tiedeman possède complètement ces conditions. Laissons-le donc raconter lui-même les prodiges accomplis sous ses yeux, au sein de sa famille :

" Je crois remplir un devoir en vous donnant les détails des manifestations qui se sont produites pendant deux expériences que Mr. Home* a bien voulu faire à ma campagne. Je vous exposerai nettement et d'une manière simple les faits tels qu'ils ont eu lieu.

" Nous n'étions que six personnes autour d'une table, les trois dames dont se compose ma famille, Mr. Home, un monsieur de mes amis et moi. A peine eûmes-nous posé les mains sur la table qu'un tremblement presque imperceptible se déclara et bientôt des coups s'y firent entendre ainsi que dans le parquet et dans les murs. Cette table fut ensuite soulevée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et tout-à-coup elle fut transportée assez vivement dans un coin de la salle, en forçant à se reculer la personne qui se trouvait de ce côté-là. Le fauteuil d'une de ces dames fut poussé de côté et d'autre, non sans causer à cette dame un certain effroi. Puis, sur la proposition de Mr. Home, un de nous prit l'accordéon

* Il s'agit du médium D. D. Hume, dont le nom a été changé en France, nous ne savons pourquoi. (Edit.)

d'un de mes enfants, et l'ayant présenté sous la table, les touches tournées en bas, bientôt des sons se produisirent, tantôt faibles, tantôt plus forts, et l'accordéon ayant été arraché des mains qui le tenaient et présenté à une autre personne, d'autres sons se produisirent, et ainsi de suite en faisant le tour. Après cela, un mouchoir, que ma belle-mère tenait à la main, lui fut violemment arraché par une force invisible et transporté sous la table vers une autre dame. Celle-ci ayant hésité à tendre la main pour le recevoir, il demeura un moment à ses pieds, puis fut porté vers l'autre dame qui, plus courageuse, avança la main et le vit au même instant monter le long de sa robe. Ensuite vinrent les attouchements des robes et le soulèvement du tapis de la table, qui semblait onduler, et à travers lequel on sentait remuer quelque chose. Deux de ces dames ayant présenté leurs mains sous le tapis, sentirent parfaitement bien l'attouchement d'autres mains, non pas froides, mais tièdes et nullement désagréables ; un peu après, cinq coups distincts furent frappés. Cela annonçait que les esprits voulaient se communiquer à nous à l'aide de l'alphabet. Comme peut-être vous ne connaissez pas ce moyen de converser avec les invisibles, je vais en deux mots vous l'expliquer. On écrit l'alphabet sur une feuille de papier, et puis avec une chose quelconque on désigne tour-à-tour toutes les lettres ; au moment où vous touchez la lettre voulue, un ou plusieurs coups vous l'annoncent, tandis qu'une autre personne écrit les lettres au fur et à mesure qu'elles sont désignées. L'alphabet ayant été préparé à la hâte, deux noms de parents décédés furent épelés, puis la table se leva complètement en l'air et se promena ainsi allant d'une dame à l'autre, comme pour leur dire : c'est pour vous que nous venons. Mais tout-à-coup voilà que la table se met à danser d'une façon très-bruyante, à tel point que Mr. Home en était désagréablement impressionné. Celui-ci ayant demandé le nom d'un visiteur si remuant, le nom de Célestine fut épelé. C'est le nom d'une somnambule que j'avais ici et qui est morte il y a environ six mois. Dès lors je m'expliquai la joie qu'elle avait de pouvoir se manifester ainsi ; car, avant sa mort, évènement qu'elle avait prédit dans son sommeil, elle avait dit plusieurs fois qu'elle veillerait sur nous, et bien souvent depuis on avait entendu divers bruits dans la maison, surtout dans la chambre qu'elle avait habitée. Ayant alors demandé *mentalement* si c'était elle qui avait causé tous ces bruits, il fut répondu par l'alphabet : *certainement*. Puis elle poussa la table sur Mr. Home, comme pour se faire pardonner son impétuosité. J'ai omis de dire que les esprits

parents ont épelé mille choses affectueuses, et finalement écrivirent le mot *bonsoir*, après quoi nous entendîmes peu à peu les coups s'affaiblir en s'éloignant.

" La seconde soirée les mêmes manifestations eurent lieu, mais deux nouveaux esprits étaient présents. L'apparition de l'un d'eux est un fait trop remarquable pour qu'on puisse le passer sous silence. Après donc que le mouchoir et l'accordéon eurent circulé, pour ainsi dire, de main en main, et que les esprits eurent noué le mouchoir d'une façon très-bizarre, après maints nouveaux attouchements de leur part, Mr. Home s'écria tout-à-coup ; " Oh ! qu'est-ce que c'est que ceci ? c'est tout petit, on dirait un enfant nouveau-né !" et il nous regarda tous pour s'assurer si quelqu'un de nous pourrait expliquer cela. J'échangeai un regard rapide avec ma femme, et, après que deux de ces dames eurent senti tour-à-tour le petit enfant sur leurs genoux, je dis : " S'il est celui que je crois, qu'il épelle le nom de l'endroit où il est né et mort." Le mot *Penta* (nom d'un petit village dans le royaume de Naples) étant épelé, il n'y eut plus de doute pour nous que ce ne fût l'esprit d'un enfant que nous eûmes en Italie, en 1855, et qui, venu avant le terme, ne vécut que vingt-quatre heures. Notre surprise fut générale, car nous étions loin de penser à lui. Sa petite main a très-bien touché la mienne, ainsi que celle des autres personnes. Sur la remarque que je fis que son passage dans ce monde fut bien court, il fut épelé la phrase suivante qui m'a paru digne d'être notée: *C'est une fleur cueillie par les anges et gardée pour vous;* et plus tard, ayant fait observer qu'après avoir assisté à ces manifestations on répudie les larmes répandues sur les tombeaux comme un témoignage de souvenir et d'affection, il fut encore épelé ceci : *Oui, puisque nous n'y sommes pas, et la tombe est si froide ! nous sommes autour de vous.*

" Quelle pensée consolante pour une mère qui pleure son enfant, pour un mari inconsolable de la perte de celle qui faisait le bonheur de sa vie ! Qu'on nous dise après cela : A quoi bon ces manifestations des esprits ? Est-ce que la mort est encore ce spectre redoutable, cause de tant de pleurs ? Oh ! non, elle a perdu son terrible prestige, pour ceux qui ont assisté à des séances pareilles.

" Mr. Home paraissant fatigué, bientôt ces esprits, si chers pour nous, nous quittèrent, à notre grand regret.

" Je dois ajouter que tandis que deux de ces dames éprouvaient un grand bonheur à ces attouchements, la troisième éprouvait une espèce de terreur, et nous ne pûmes jamais la décider à se laisser toucher la main. Quant à moi, bien que,

sauf les mouvements de table et les communications par écrit, de telles manifestations fussent nouvelles pour ma propre expérience, elles ne m'ont donné aucune émotion, étant depuis longtemps déjà convaincu de la réalité de ces faits. Espérons que bientôt, vaincu par de nombreux témoignages, le monde finira par accepter cette vérité si consolante, qui ne peut que nous amener à remercier la Providence de la faveur accordée à notre siècle.

" Si vous croyez que mon témoignage puisse servir la cause du spiritualisme et encourager d'autres personnes témoins de semblables faits à les publier, je vous autorise à insérer cette lettre dans votre journal en y apposant ma signature, car il est important que des hommes de bonne foi apportent leur concours à la propagation du vrai. Hélas ! quoi que nous fassions, il y aura encore longtemps à lutter contre le scepticisme et le mauvais vouloir de certaines personnes qui se contentent de dire : "Je le verrais que je ne le croirais pas ;" ou bien : " Cela n'est pas, car je ne puis me l'expliquer."

" Veuillez agréer, &c.

J. N. Tiedeman.

" Château de Cerçay, Seine-et-Oise, le 20 janvier 1858."

AUTRES PREUVES.

Nous traduisons du *Spiritual Age* :

Leominster, 27 Septembre 1858.

J'ai une ou deux bonnes preuves qu'un homme n'est pas mort lorsqu'il a quitté sa dépouille, et qu'il ne lui est pas impossible de manifester sa présence, dans certaines circonstances favorables. En juin dernier, un de nos neveux se noya, en se baignant près de notre moulin. Le lendemain il nous parla de l'accident, nous dit comment cela était arrivé, nous recommandant de ne pas le pleurer, et donnant des instructions pour ses funérailles. Je lui demandai s'il voulait aller annoncer sa mort à ses parents, avant qu'ils l'apprissent de nous ; il dit qu'il le ferait. Deux jours après je lui demandai s'il y était allé ; il répondit : "Oui, mais ils prennent cela pour un rêve ; ils sentent bien que quelque chose m'est arrivé, mais ils ne comprennent pas ce que c'est."

Quelques jours ensuite je lui demandai encore, mais par un autre médium, s'il avait été chez lui. "Oui", me répondit-il,

“J’ai été vu de ma mère,” ou de “votre mère,” je n’entendis pas distinctement.

Le premier de ce mois je suis allé avec ma femme voir la famille du défunt, qui demeure à South Norridgewock (Maine). Nous n’avions rien écrit et nous ne fîmes rien savoir de ce que l’Esprit nous avait dit, jusqu’à ce qu’on nous eût appris ce que je vais rapporter :

La sœur de George s’exprima ainsi : “J’eus un singulier rêve au sujet de mon frère, avant que sa mort nous eût été annoncée ; je savais bien que quelque chose lui était arrivé, mais je ne pensais pas qu’il fût mort. J’avais rêvé que je le voyais au lit, il me paraissait endormi, je m’en étais approchée, et je l’avais trouvé *mouillé et froid*. Je l’avais secoué si longtemps pour tâcher de le réveiller, mais sans y réussir, que le contact de ce corps glacé avait rendu mes mains très-douloureuses.”

Notre tante nous dit qu’en apprenant la mort de George elle avait prié Dieu, s’il était vrai que les Esprits peuvent communiquer avec nous, de permettre à George de se manifester à elle, à moins qu’il ne fût en enfer, car alors elle ne voulait avoir aucun rapport avec lui. Ce soir-là, vers minuit, nous dit-elle, il vint et se tint d’abord près du lit dans lequel elle était couchée ; il s’approcha davantage, dès qu’elle l’eut aperçu ; mais alors elle avait eu peur et elle avait dit à son mari : “Regarde, là !” Et aussitôt George avait disparu.

Comme il est certain que ces personnes ignoraient ce que l’Esprit nous avait dit, il me semble que l’identité n’est pas contestable.

A. P. Conant.

MIEUX QU’UN RÊVE.

Mr. Gidéon Lincecum, de Long Point (Texas), écrivait, le 15 septembre dernier, au *Spiritual Telegraph*, une lettre dont nous allons résumer ici les principaux traits.

Ce correspondant est âgé de près de soixante-dix ans, et sa femme est dans sa soixante-troisième année. Celle-ci souffrait déjà depuis longtemps d’une toux opiniâtre, lorsque, en juillet dernier, elle prit froid, et il en résulta une fièvre du genre typhoïde. La malade garda le lit, et malgré les soins

de deux de leurs fils, médecins de l'école *éclectique*, le mal ne fit qu'empirer. L'auteur de la lettre pensait qu'à moins de quelque secours inespéré la malade n'irait pas à deux ou trois jours, lorsqu'un soir, ayant gagné sa chambre et s'étant jeté sur son lit où il commençait à dormir, la voix bien connue de son père (mort en 1840) articula distinctement ces mots : "Gid, pourquoi ne mesmérises-tu pas Sally, afin que ses poumons saignent ?"

Il fut réveillé par ces paroles, mais il prit cela pour un rêve et se rendormit. La même voix se fit encore entendre, et avec plus de force et d'autorité que la première fois : "Gid, pourquoi ne vas-tu pas magnétiser Sally, afin que ses poumons saignent ?"

Cette fois il sauta hors du lit avant que la voix eût cessé de se faire entendre. Il se rendit auprès de la malade, qui ne bougea pas, non plus que les gardiennes, qui s'étaient endormies. Sans faire aucun bruit, il se mit à faire des passes de la tête aux pieds de la malade, sans toucher même les couvertures, mais de très-près. Il ne s'était pas écoulé deux minutes, que la malade dit d'une voix très-faible, et sans bouger ni paraître se réveiller : "Cela est bien agréable." Le magnétiseur continua ses passes, jusqu'à ce qu'il sentît qu'il avait satisfait à ce que lui avait commandé la voix de son père, et il regagna sa chambre.

Il revint au point du jour et trouva les filles très-effrayées, la malade pleurant et rendant beaucoup de sang par la bouche. Il se sentit convaincu qu'il en résulterait un bien, et il tâcha de faire partager sa confiance aux autres, tout en faisant quelques nouvelles passes.

L'hémorragie cessa peu à peu, et la malade fut guérie sans autre médication ; à la date de la lettre, elle se portait aussi bien qu'avant sa maladie.

Qu'un homme tourmenté de la maladie d'une femme aimée, rêve que la voix de son père lui commande de magnétiser la malade ; qu'il agisse en conséquence, et qu'une hémorragie survienne, puis la guérison, il n'y a sans doute là rien de bien étonnant ; mais la prédiction, dans le "rêve," de cette hémorragie et de la guérison, mérite certainement qu'on la remarque : il y a là mieux qu'un rêve.

—Un médecin de la vieille école n'aurait-il pas cherché à combattre cette hémorragie ?.....

———

EXPÉRIENCE D'UN SCEPTIQUE.

La lettre que nous allons traduire ci-après a été publiée dans le *Spiritual Age*, avec la permission de celui qui l'a écrite, et qui est bien connu dans le pays. C'était une lettre privée, adressée à un ami, en réponse à ses questions. Les faits y sont exposés clairement et franchement ; le lecteur en tirera ses conclusions, quant à la cause de ces faits, et décidera si les doutes de l'auteur sont bien raisonnables.

Worcester, 18 Juin 1858.

....On vous a mal informé en vous disant que j'étais spiritualiste ; le rapport qu'on vous a fait, relativement à mon expérience des effets de cette influence mystérieuse sur ma personne, est également incorrect dans son ensemble. Je crois fermement à une espèce de phénomènes, à la fois matériels et spirituels, que l'on attribue communément aux esprits humains désincarnés ; mais j'en ignore tout à fait la cause. Que ces phénomènes soient produits et contrôlés par de l'intelligence, et même par une intelligence en dehors de nous, je ne vois aucune raison pour en douter ; mais, bien sérieusement, je doute que nos compagnons morts aient rien à faire en cela. Mes doutes reposent sur un sentiment instinctif contre lequel toute sorte d'arguments ont échoué jusqu'ici. Ma conviction actuelle est que l'explication spiritualiste sera quelque jour remplacée par une autre plus satisfaisante et plus croyable. Cependant je n'en suis pas sûr, car je n'ai pas donné beaucoup d'attention à ce sujet, et ne suis par conséquent guère en état d'exprimer une opinion.

Le rapport qu'on vous a fait, quoique essentiellement incorrect, n'était cependant pas sans quelque fondement. En diverses occasions j'ai éprouvé cette puissance mystérieuse, agissant quelquefois sur l'organe vocal et quelquefois sur les membres, qu'elle contrôlait parfois entièrement ; et, le plus souvent, ce contrôle était employé avec intelligence, pour des choses utiles.

Deux fois cette influence m'a guéri de congestion aux poumons, et d'une manière telle, que si cela se fût produit il y a dix-huit cents ans, on l'eût qualifié de miraculeux.

Ma vue, qui était devenue si faible que je ne pouvais presque plus lire, et alors encore avec beaucoup de douleur, fut, dans une occasion, rétablie instantanément et parfaitement ;

à tel point que jamais elle ne fut plus claire ni plus forte qu'à présent, quoique je sois toujours myope, comme autrefois.

Je n'ai conscience que d'une opération de ce genre ; elle fut marquée par deux instants subits d'obscurité : une obscurité plus intense que je ne saurais l'exprimer. Toutes les autres guérisons me semblent avoir été produites par l'action musculaire : l'exercice des muscles, auquel j'ai été soumis, a eu sans doute pour objet d'améliorer ma santé, particulièrement en ce qui concerne les poumons, qui sont sujets à des accès inflammatoires.

Le fait de la verrue est tout simplement ceci : Un soir, pendant que mes membres étaient sous l'influence mystérieuse, je dis en riant que si les esprits voulaient me débarrasser d'une grosse verrue que j'avais sur la main, et qui m'ennuyait beaucoup, alors je croirais en eux, et je leur donnais pour cela une semaine. Aussitôt, l'autre main, fermée, se mit à frapper avec les jointures et très-durement sur la verrue ; et cela me faisait tant de mal, que je promis de croire, n'importe à quelles conditions, pourvu qu'on me laissât tranquille. Je me sentis délivré à l'instant, et, *huit jours* après, la verrue tombait avec ses racines.

Toutes les fois que mes membres ou l'organe vocal ont été dominés par cette influence, mon esprit est resté parfaitement libre et nullement affecté par elle ; de sorte que j'étais tout aussi pleinement conscient de ce que je disais ou faisais qu'aucune des personnes qui m'entouraient ; seulement je n'avais aucun pouvoir d'empêcher que mon organisme fût ainsi dominé par cette influence.

J'ai fini ; je vous ai raconté la chose brièvement, et comme je la conçois ; mais, quelle est la portion de ces phénomènes qu'il serait à propos d'attribuer à l'imagination, je ne saurais vraiment le dire. Je ne crois certainement pas que mes observations méritent une entière confiance ; je n'y ai pas moi-même une confiance entière. Ces choses sont tellement en opposition avec ce que nous savons, qu'il faut les avoir observées longtemps pour leur faire un bon accueil. Je n'ai ni vu ni entendu mentionner assez de faits bien attestés pour me convaincre qu'il y ait là un moyen de correspondre avec l'autre monde, comme le prétendent les spiritualistes. Néanmoins, c'est un sujet d'une grande importance, et je me réjouis que les personnes qui en ont le loisir y donnent leur attention. Comme question philosophique, je ne connais rien de supérieur, et je regrette que des hommes capables la traitent parfois avec dédain.

Pardonnez la précipitation et la forme très-imparfaite avec lesquelles j'ai répondu à vos questions, et croyez-moi toujours, &c.,

S. S. Foster.

AUTRES GUÉRISONS.

Nous traduisons encore du *Spiritual Age :*

Mr. Robert Stevenson, rue East Lenox, à Boston, nous a remis une note détaillée au sujet de sa femme qui vient d'être rendue à la santé. Nous abrégeons ce récit. L'hiver dernier, Mme Stevenson fut attaquée d'une maladie "nerveuse" très-intense que les médecins prirent d'abord pour une affection du cœur, puis pour un cancer de l'estomac. Leur traitement ne produisit aucun effet ; la malade devint tout-à-fait impotente, et on la considéra comme perdue. Vers le premier mai, alors que les médecins croyaient qu'elle pourrait tout au plus vivre quelques jours encore, la malade consentit à ce que son mari fît venir un médium guérisseur. Mme Parmelee fut consultée ; l'Esprit qui la contrôlait déclara qu'il n'y avait ni maladie du cœur ni cancer de l'estomac, mais bien "un dérangement général des fluides et conséquemment une circulation obstruée," et que la malade pouvait être guérie. Un traitement fut prescrit, et il y eut bien vite de l'amélioration; en trente jours la malade fut en état de sortir. Mr. Stevenson désire qu'on ne le croie pas sur parole, mais qu'on vérifie ce qu'il atteste.

Mr. Thomas O'Brien nous écrit de Door Creek (Wisc.), qu'il y a trois ans il était occupé à la construction d'un railroad aux mines de fer du Lac Supérieur, et qu'il y prit une mauvaise toux, avec hémorragie des poumons, ce qui lui fit quitter son travail et réclamer les secours de l'art. Il s'en fut à New London (Canada Ouest) où il se confia au médecin du gouvernement. On ne tarda pas à lui dire qu'il était atteint de consomption et qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison. Alors il se mit en route pour la demeure de son père, dans le Wisconsin, où il voulait mourir. En passant par le Michigan, il alla voir un ami qui lui proposa de consulter un médium guérisseur du voisinage. Il croyait que le spiritualisme était une tricherie, et il ne voulait avoir rien à faire avec "cette espèce de gens ;" mais il finit cependant par se

laisser persuader. Le médium, qui était pour lui une parfaite étrangère, fut entrancé et l'informa que l'Esprit de "Sherman" était présent (un homme qu'il avait connu au Lac Supérieur). Cet Esprit l'entretint de choses qui n'étaient connues que d'eux seuls. Un Esprit médecin l'examina ensuite et lui dit qu'il pouvait être guéri ; il prescrivit "de l'eau et le magnétisme." Les douleurs qu'il éprouvait en ce moment-là cédèrent après quelques passes ; puis, le traitement ayant été suivi, il se trouva guéri et plein de force. Pendant le traitement, cependant, il souffrit une fois considérablement d'un ulcère et se trouva paralysé d'un côté ; il perdit les facultés de voir et de parler, et on le crut mourant. Le médium revint, et, dès qu'elle fut entrancée, déclara qu'il n'était pas en danger. Il fut guéri bientôt après.

Il y eut d'autres particularités remarquables dans le cours de ce traitement, et il nous semble que notre correspondant est maintenant convaincu que les Esprits peuvent communiquer avec les mortels, et que les spiritualistes ne sont pas "l'espèce de gens" qu'il avait pensé.

CONFÉRENCES.

Il serait à désirer qu'il y eût partout des réunions comme celles du Lycée Spiritualiste de New York ; le monde a besoin d'entendre citer des faits, en attendant que chaque individu puisse les observer. Nous allons traduire ici quelques fragments du rapport que le docteur R. T. Hallock a publié dans le *Spiritual Telegraph*, au sortir de la trentième séance du Lycée.

Mr. Weston, après avoir dit combien il avait été incrédule, a continué ainsi :

Après avoir perdu ma mère, un frère, ma sœur unique, une épouse tendrement aimée, et notre seul enfant, tout cela dans l'espace de quatre ans, j'aurais désiré qu'il eût été possible à ces êtres chéris de se faire entendre encore à mon ame abattue.

Dans le mois de mai, la maladie d'une personne chère me fit aller à Philadelphie ; et comme cette personne et ses alentours étaient tous spiritualistes, on me proposa de faire des investigations, m'assurant que l'occasion était très-favorable, puisqu'il y avait là, en ce moment, Mr. A. D. Ruggles, le

célèbre médium par l'entremise duquel le professeur Hare avait reçu ses étonnantes manifestations. J'y consentis, et nous descendîmes à une salle basse où se trouvait une très-grande table à manger, pesant plus de deux cents livres.

Nous étions à peine assis, lorsque des coups se firent entendre dans toutes les parties de la table ; il y en avait de huit ou dix sortes, que l'on distinguait facilement à leur bruit particulier. La table fut soulevée alternativement d'un côté et de l'autre, comme on berce un enfant, mais sans contact humain ; et cela se passait au grand jour : il était midi.

Je visitai la table, les armoires, l'appartement, et j'allai m'assurer des deux portes ; mais à peine avais-je examiné l'une d'elles, que l'autre s'ouvrait, quoique je l'eusse fermée à clé ; et cette manifestation continua l'espace d'environ cinq minutes. Je surveillais ainsi les portes, parce qu'alors je soupçonnais de la tricherie ; mais je demeurai parfaitement convaincu qu'il y avait là une puissance occulte, et je résolus de pousser plus loin mes recherches. Les portes restèrent alors fermées, et mon frère Henry annonça le premier qu'il était présent. Il m'arriva de dire qu'Henry avait été un grand chasseur ; ces mots étaient à peine sortis de ma bouche, que des coups de fusil partirent dans tous les coins de la salle, et on aurait pu ramasser ensuite par terre une bonne poignée de plomb de chasse.... Des billes de marbre furent mystérieusement lancées dans l'appartement, et la valeur d'une pinte d'eau tomba du plafond, goutte à goutte, très-rapidement, dans toutes les parties de la salle. Je cherchai vainement à découvrir d'où provenait cette eau.

Ce fut ensuite ma mère qui s'annonça par son nom, Asenath Weston. Ce nom est assez singulier, et en l'écrivant dans mes notes, je mis Aseneath. Ce fut la fin de ma première séance.

Nous en eûmes une autre dans l'après-midi, et la première communication qui me fut faite eut lieu en ces termes : "James, il ne faut pas d'*e* devant l'*a* dans mon nom, comme vous l'ayez écrit." J'ouvris une Bible, et je reconnus que je m'étais trompé. Je pris alors mon crayon de poche pour écrire ; mais comme la tige que je venais d'y mettre ne s'y trouvait plus, je demandai si les Esprits l'en avaient fait sortir ? On me répondit "Oui". Je dis alors : Puisque vous l'avez retirée, ayez la bonté d'enrouler autour de cette autre ce morceau de papier qui est là, devant moi, sur la table. Cela fut fait aussitôt, sans hésitation.

J'avais entendu dire que les Esprits pouvaient opérer la transmutation de métaux, et je demandai si cela était vrai. Les Esprits me répondirent affirmativement et me dirent que si je voulais tirer de ma poche n'importe quelle petite pièce de monnaie, et la placer sous une soucoupe, devant mes propres yeux, ils la changeraient en trente secondes. Je tins ma montre dans ma main, et à l'expiration des trente secondes, la pièce était changée (*).

Ce phénomène étonnant a été souvent répété devant le professeur Hare et beaucoup d'autres au nombre desquels on compte le docteur Chas. De Wolfe, de Philadelphie, le docteur S. A. Peters, du Missouri, C. H. Danforth, ainsi que Mr. Birch, du New Hampshire.

Une Bible fut transportée par les Esprits, d'un appartement voisin dans le nôtre, et placée sur la table. Je me levai pour lire une communication, et alors la Bible vint glisser sur mon dos et tomba sur ma chaise. Je la pris et la posai sur un autre siège près de moi ; mais au moment où je m'asseyais, cette même Bible s'enleva de la chaise à mes côtés et alla tomber sur une autre qui était éloignée d'au moins huit pieds. Le médium, durant tout ce temps, était parfaitement tranquille, à une distance de plus de cinq pieds de la chaise, de la Bible et de moi-même.

A la troisième séance j'écrivis une série de questions, et je le fis de manière qu'aucun être humain ne pût les voir, ni même y répondre si on les avait lues ; ensuite je les proposai aux Esprits, et voici ce qu'il me fut dit : "James, je ne veux pas seulement répondre à vos questions, mais je veux les copier auparavant, mot pour mot, afin de vous prouver que je les connais." Et, à ma grande surprise, les questions et les réponses me furent données exactement.

C'est ainsi que finirent mes investigations à *Philadelphie* ; mon temps y avait été bien employé, et j'eus beaucoup de regret d'être resté jusque-là dans le camp de l'opposition.

De retour à New York, je voulus communiquer d'une manière particulière avec ma femme, et j'écrivis au médium, lui disant que je comptais sur une réponse aux questions annexées à ma lettre, lesquelles ne pouvaient être lues que de ma femme, attendu que j'y avais employé, au lieu de voyelles, des signes que ma femme et moi seuls connaissions. Les réponses me furent faites dans les mêmes signes ; elles

(*) Cela n'est pas clair : il se peut qu'il n'y ait eu qu'une simple substitution. (Edit.)

étaient toutes correctes, et il ne me fallut pas moins de deux heures pour les traduire.

Six semaines après, le médium vint à New York, et nous passâmes la nuit ensemble. Nous étions dans la salle à manger, et nous vîmes d'abord tomber des poires dans diverses parties de la salle; puis un melon d'eau se trouva coupé, et des morceaux nous en furent jetés sur le sommet de la tête, où ils se brisèrent. Nous cherchâmes un balai, mais n'en trouvant pas, il nous en fut jeté un par le trou qui sert au passage des plats. Les Esprits nous envoyèrent alors deux œufs à la tête, un à chacun, disant que nous étions une bonne pâte à massepains. Cela était d'autant plus étrange, qu'il n'y avait pas d'œufs dans la maison; il est certain d'ailleurs que nous n'étions les jouets d'aucun mortel. Ensuite, une tourte qui se trouvait dans le garde-manger, me fut jetée sur le dos, où elle se brisa, en salissant mon habit. Nous allions enfin nous coucher, lorsque l'Esprit de ma femme écrivit que mon frère George était en train de démonter le lit. J'y regardai aussitôt: les vis étaient hors de leurs places, et le lit près de tomber en pièces.

A notre lever, le lendemain, nous regardâmes à nos montres pour savoir l'heure: elles étaient d'accord. Quand nous nous fûmes habillés, nous prîmes nos montres pour les monter, et il se trouva que la mienne avait avancé d'une heure, tandis que celle du médium avait reculé de deux heures et demie.

Le jour d'ensuite, à notre réveil, nos montres n'avaient plus leurs aiguilles. Nous dîmes aux Esprits que nous avions besoin d'aiguilles à nos montres, et ils répondirent qu'ils les y remettraient pendant que nous serions à déjeûner. Lorsque nous revînmes, nous y trouvâmes des aiguilles de papier, au lieu de nos aiguilles d'or.

Voici maintenant quelques-unes des manifestations qui eurent lieu pendant un voyage de quatre semaines que nous fîmes au Massachusetts. En sortant de la maison, nous allâmes à mon bureau, et là, ayant ouvert mon porte-feuille, je m'aperçus que j'avais oublié chez moi une lettre importante. Je dis au médium qu'il fallait revenir sur nos pas, mais les Esprits répondirent que cela n'était point nécessaire, parce qu'ils m'apporteraient la lettre. Je me fiai à eux et nous nous rendîmes à bord du steamboat. Ayant enfermé notre petit bagage dans la chambre que nous avions retenue, nous allâmes nous asseoir à l'arrière du bateau. On partit quelques minutes après, et, lorsque nous tournions la Batterie, il

fut écrit que je trouverais ma lettre et un crayon dans notre chambre. Je m'y rendis aussitôt et trouvai la lettre en question, retenue par une épingle au côté intérieur de la porte. Je suis bien sûr qu'elle n'y était pas lorsque nous étions venus la première fois, et j'étais sorti le dernier, comme je venais de rentrer le premier. Il fut aussi posé sur ma tête un billet de trois piastres que j'avais perdu sur un autre bateau, en venant de Harlem.

Le lendemain matin nous fûmes réveillés par un fort *rapping*, de l'eau nous fut jetée au visage, et nos cheveux furent tirés rudement. La clé de notre chambre fut retirée de la serrure, et nous ne pouvions plus sortir ; mais après quelques supplications de notre part, cette clé vint tomber à nos pieds.

En arrivant à Boston, il nous fut dit d'aller loger à l'hôtel Révère, et nous nous y rendîmes. La chambre qu'on nous offrit n'était pas aussi aérée que les Esprits le désiraient, et on nous conduisit à une autre, qui n'était pas non plus ce qu'on aurait pu nous donner de mieux. Les Esprits nous dirent qu'ils allaient nous venger, et bientôt les sonnettes furent mises en branle dans toute la maison ; les domestiques accouraient et, après avoir frappé aux portes : "Que désire Monsieur ? —Rien.— Mais vous avez sonné ! —Non, je n'ai pas sonné." Et ils redescendaient en grommelant.

J'avais laissé dans mon bureau, à New York, un ouvrage intitulé "*Guide des chemins de fer*",et il m'arriva de dire que 'si j'avais ce livre, je saurais de suite" à quelle heure partaient les chars pour Worcester, où nous devions aller. Le lendemain matin, pendant que je m'habillais, ce livre tomba près de moi. Je suis sûr que je l'avais laissé à New York.......

—Arrêtons-nous à cette moitié du récit, et, revenant à la comparaison que nous avons faite en ouvrant ce cahier, disons que, quelqu'étranges que ces choses paraissent, *si l'on* admet une partie quelconque des manifestations anciennes, on doit, à plus forte raison, accueillir les témoignages déjà si imposants de nos contemporains. Le reproche de trivialité, que l'on pourrait adresser à quelques faits modernes, s'appliquerait tout aussi bien à certaines manifestations d'autrefois. Terminons en répétant qu'il n'y a ni *saints* ni *démons*, mais bien des Esprits sérieux ou badins, savants ou ignorants, heureux ou malheureux, bons ou mauvais, suivant l'usage qu'ils ont fait des facultés et autres avantages que la nature ou les circonstances leur avaient départis ici-bas.

———

L'ÉGLISE ROMAINE.

Nous avons montré assez souvent combien cette institution est inconséquente et absurde, malgré sa prétendue infaillibilité ; nous devons aussi enregistrer les excès que la voix publique lui reproche, c'est-à-dire allonger la liste déjà si longue de ses méfaits.

Cette Eglise n'est pas *catholique*, Dieu merci ! quoiqu'elle en dise ; elle est *apostolique*, en ce sens qu'elle a la *douceur* et l'*humilité* de l'apôtre saint Jude, telles que nous les avons signalées, vingt-six pages plus haut, d'après la légende ; mais elle n'est point chrétienne : sur quelle partie de l'enseignement du Christ s'appuierait-elle pour justifier ses atrocités !

Beaucoup de journaux viennent de publier, avec de longs détails, la scélératesse que voici, en peu de mots :

Une famille juive avait une servante catholique. L'enfant de cette famille a été volé secrètement et on le tient enfermé dans un couvent, sous prétexte que *la domestique l'aurait baptisé clandestinement!*.....

Tous les gens de bien, les pères et mères surtout, quelle que soit leur croyance religieuse, sympathiseront avec cette famille malheureuse et repousseront de toutes leurs forces une prétendue religion qui a corrompu tant de cœurs et fait tant d'idiots et d'hypocrites, sans reparler ici des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qu'elle a fait égorger. Qui osera confier ses enfants à des servantes abruties ou pouvant être fanatisées ou soudoyées par des cafards qui se croient tout permis ?

On a fait de vains efforts pour que la victime de cet exécrable attentat fût rendue à ses parents désolés ; le gouvernement de France est même intervenu, mais le pape a déclaré qu'il est impuissant devant *une loi de l'Eglise*. Eh ! qui donc est maître à Rome ? Sans doute les *vertueux* jésuites !

Nous espérons que le gouvernement français ne s'en tiendra pas là, malgré les basses adulations des sacristies, et qu'au besoin l'indignation populaire, trop longtemps contenue, saura bien faire justice de misérables qui sont, plus encore que les autres criminels, la honte de notre siècle.

Imprimerie de J. Lamarre.